

Marighella et nous

T. Derbent

*“Lorsqu’on n’a d’autre idée que de n’être point battu,
c’est le moyen de l’être beaucoup.”*
– Lancelot Turpin de Crissé

1. Un manuel comme un coup de tonnerre

Dans l’histoire de la politique militaire révolutionnaire, le manuel de Marighella est une étape entre l’insurrectionnalisme bolchevique et la *Stratégie de la lutte armée* des Brigades Rouges, la *Conception de la guérilla urbaine* de la RAF et, en général, les luttes armées révolutionnaires dans les métropoles impérialistes de la fin des années ‘60 à la fin des années ‘80.

Cette évolution commence avec la “Guerre populaire prolongée” maoïste, une rupture majeure d’avec l’insurrectionnalisme kominternien qui ne s’assumait pas comme telle. Mao lui-même n’y voulait voir que l’application de la stratégie léniniste aux conditions de la Chine: l’essentiel proclamé était l’union, tant défendue par Lénine, de la paysannerie et de la classe ouvrière dans la lutte révolutionnaire.

Pourtant, avant même la victoire de 1949, les thèses maoïstes allaient se diffuser dans les pays dominés, à commencer par le Vietnam. Elles se constituèrent peu à peu en modèle alternatif, sinon universel, du moins adéquat au Tricontinent.

Principalement médiatisée par Giap et sa *Guerre du peuple, armée du peuple*, cette stratégie maoïste allait à son tour déterminer le guévarisme.

La leçon principale que Marighella a retenu de l’expérience cubaine, c’est la capacité qu’a la guérilla de faire surgir des conditions révolutionnaires autrefois jugées comme préalables à toute action armée. En Russie, en Chine et, dans une large mesure, en Indochine, les luttes révolutionnaires s’étaient déployées comme transformation d’une guerre impérialiste en guerre civile, la première créant les conditions d’une crise révolutionnaire. Pour Marighella, la guérilla cubaine a apporté au marxisme-léninisme la possibilité de vaincre l’impérialisme et la réaction sans attendre une crise révolutionnaire.

Cette guérilla est impulsée par un noyau de révolutionnaires déterminés et organisés. Elle progresse, se développe sous sa forme urbaine et rurale jusqu’à devenir une armée populaire capable de mener la guerre de mouvement, et en conjonction avec les mouvements de masse (principalement ouvrier et étudiant) de renverser le régime.

Cette conception commande une nouvelle unité du politique et du militaire. La lutte militaire ne *supplante* pas l’activité politique, comme l’ont affirmé ceux et celles qui ont trop vite qualifié le guévarisme de militarisme, elle *devient* activité politique, elle se pense et se pratique comme activité politique.

C’est par abus que l’on qualifie de “politique” tout ce qui *n’est pas* lutte armée, autrement dit l’activité militante classique: tracts, meetings, journaux etc. On sait depuis Clausewitz que tout acte de guerre est acte de politique, mais avec Guevara ce caractère politique ne renvoie plus seulement aux buts généraux, mais aussi aux objectifs immédiats.

Le terme de “propagande armée” est employé par Marighella (mais aussi par les Tupamaros ou l’ERP) dans un sens restreint: par exemple les distributions de tracts effectuées par des militants armés. Mais les guérillas guévaristes, et les guérillas urbaines qui suivront, pratiquent en fait la

propagande armée au sens large. Une embuscade a l'intérêt militaire de dissuader l'ennemi de quadriller les zones de guérilla, de récupérer armes et munitions et d'aguerrir les guérilleros, mais elle a aussi, et parfois surtout, l'intérêt politique de démontrer l'existence d'une alternative révolutionnaire crédible.

C'est par là que le guévarisme est créateur par rapport à la "Guerre populaire prolongée" maoïste qui, en fait d'unité du politique et du militaire, n'avait pas été plus loin qu'imbriquer indissolublement l'activité du parti et celle de l'armée rouge, le premier dirigeant la seconde, et penser ces activités dans leur unité. D'ailleurs, si le courant maoïste a été très sévère envers le guévarisme (ou ce qu'il croyait tel), on a pu remarquer en son sein un glissement allant dans le sens de l'unité politico-militaire guévariste, comme en témoigne la conception péruvienne du "Parti communiste militarisé".

Le moment guévariste de la pensée militaire révolutionnaire n'est donc pas tant la stratégie du foco (théorisée surtout par ses épigones, comme Debray) que cette conception de la politique faite guérilla.

Guérilla, mais guérilla rurale...

C'est alors que survient Marighella qui révèle les potentialités de la guérilla urbaine.

Ici encore, il s'agit d'un moment de dépassement qui est à la fois continuité et rupture.

Car Marighella insiste sur le caractère principal de la guérilla rurale, qu'il pense sous forme de colonnes mobiles et non d'un foco. Selon lui, seule cette guérilla rurale peut unir la paysannerie et la classe ouvrière et disperser les forces du régime jusqu'à en prendre le dessus.

Et pourtant l'impact des écrits et des réalisations organisationnelles et militaires de Marighella, ce qui lui donnera un rôle historique, c'est sa défense de la guérilla urbaine – alors que pour Guevara la ville était "*le tombeau de la guérilla*".

La guérilla rurale n'a jamais pu s'enraciner au Brésil. Le principal maquis de l'ALN, celui de la région du rio Araguaia, implanté en 1971, ne comptait que quelques dizaines de personnes venant de la ville pour les trois quarts. La contre-insurrection apprit l'existence de cette guérilla avant même qu'elle n'entrât en action, et pu l'anéantir avec des opérations mobilisant jusqu'à 10 000 soldats appuyés par des centaines de militaires nord-américains.

Cette incapacité à implanter une guérilla rurale est d'autant plus frappante que, d'une part, les forces révolutionnaires la priorisaient et que, d'autre part, la guérilla urbaine connaissait des développements spectaculaires.

Marighella n'a pas pu suivre son plan.

Quand l'ALN a entamé ses opérations armées en 1967, il s'agissait d'attaques de banques et d'opérations logistiques visant à réunir les moyens d'une guérilla rurale. Ces actions n'étaient pas revendiquées pour que les forces de répression ignorent l'existence du projet révolutionnaire jusqu'à ce qu'il soit trop tard, jusqu'à ce que la guérilla soit bien implantée.

Ce plan fut éventé fin '68, lorsqu'un militant a parlé sous la torture, mais cela ne suffit pas à en expliquer l'échec, pour au moins trois raisons:

– D'abord parce qu'à la guerre, depuis toujours et pour tout le monde, le premier mort, c'est le plan.

– Ensuite parce que cette découverte prématurée a des effets divergents sur les guérillas rurales et urbaines, les premières périclitant, les secondes connaissant un fort développement.

– Enfin parce que l'expérience brésilienne n'est pas isolée:

En Argentine, l'ERP va elle aussi, selon la stratégie définie par Mario Roberto Santucho, se baser sur une guérilla urbaine pour créer une guérilla rurale. Là aussi, elle n'arrivera à implanter, dans la province du Tucumán, qu'une guérilla vite éradiquée de quelques dizaines de guérilleros. Là aussi, il faut comparer le peu d'ancrage et d'effet de cette guérilla avec l'immense offensive de guérilla

urbaine de l'ERP dans le Grand Buenos Aires – sans doute la plus grande offensive de guérilla urbaine jamais réalisée.

En Turquie, le THKP-C se fondait sur la “Stratégie combattante politico-militaire” et la “Guerre révolutionnaire combinée” théorisées par Mahir Çayan. Là aussi, il s'agissait de fonder une guérilla urbaine dans le but de former une guérilla rurale, jugée plus déterminante. La guérilla rurale du THKP-C, et celle du THKO dans les monts Nurhak avant elle, ne parvint pas à s'implanter et fut anéantie à Kızildere.

À l'inverse, au Brésil, en Argentine, mais aussi en Uruguay, la guérilla urbaine allait remporter de tels succès qu'elle allait donner un crédit international au manuel de Marighella, et lui donner un rôle dépassant ses intentions.

Ce manuel, et les pratiques qu'il couronnait, allait ouvrir de nouvelles perspectives à ceux et celles qui, en Europe, avaient rompu avec le vieux militantisme légaliste. Mais les révolutionnaires qui allaient animer cette rupture devaient considérer l'attachement de Marighella à la guérilla rurale comme spécifique aux pays dominés. Une telle guérilla était inconcevable en Allemagne et même en Italie, malgré le poids mémoriel de la guerre des partisans.

Ainsi, alors même que toute l'importance des expériences de guérilla urbaine latino-américaine était encore largement méconnue en Europe (ainsi celle du M-13 au Guatemala, ou même la guérilla urbaine à Cuba dont le rôle a toujours été minimisé), Marighella avait ouvert, presque malgré lui, la voie aux stratégies révolutionnaires basées sur la guérilla urbaine.

2. Marighella par delà Marighella

On pourrait être étonné de l'impact historique de ce manuel considérant son caractère assez sommaire.

Mais la proposition de guérilla urbaine s'adossait sur un impératif qui a toujours besoin d'être répété: le rôle des révolutionnaires est de faire la révolution.

On peut aussi considérer cela comme élémentaire, mais il est, à l'instar du socialisme selon Brecht, “facile à comprendre, difficile à faire” et justement, cette conception de la guérilla offrait aux révolutionnaires européens les moyens historiques de se réconcilier avec cet impératif.

Car un des mécanismes politiques dont les communistes ne se sont jamais assez défiés, est le processus de dissociation entre projet et organisation. Les situations imposent des formes de lutte et d'organisation, les bons choix font leurs preuves et deviennent, pour les idées, des modèles (de plus en plus inadéquats au fil des ans), pour les organisations, des structures (de plus en plus éloignées de leur raison d'être). L'organisation politique devient sa propre raison politique, on ne pense plus au type d'organisation requis par la situation, mais à la manière de développer sa vieille organisation dans la situation nouvelle.

On a reproché à Marighella de ne pas tenir compte des conditions objectives.

Un rapide examen des textes montre au contraire un grand souci de ces conditions. Tout l'effort consenti pour l'implantation d'une guérilla rurale découle d'une analyse précise. On peut ne pas être d'accord, mais on ne peut nier son existence.

Ce que Marighella a par contre dénoncé, c'est l'habitude de se cacher derrière l'argument des “conditions objectives non réunies” pour se dérober à ses devoirs de révolutionnaires.

On a reproché à Marighella de négliger l'organisation de la classe ou l'importance du parti de classe. Encore une fois, l'examen des textes montre à quel point l'enracinement dans la classe ouvrière était importante à ses yeux.

Ce que Marighella a par contre dénoncé, c'est la routine bureaucratique, c'est la confortable illusion qu'en ayant fait une réunion, une discussion ou même une manifestation politique, on a

“fait de la politique”. Et il le dénonce sur base d’une expérience de plus de 30 ans dans le Parti Communiste du Brésil, dont plus de 15 ans dans son Comité central.

Marighella nous rappelle que, pour les révolutionnaires, le critère de vérité, c’est la pratique, c’est la lutte comprise comme transformation du réel.

Ce qui importe n’est pas la conformité aux modèles, c’est la lutte.

Ce qui importe n’est pas les impératifs syllogiques du type “*ce qui est bon pour le parti est bon pour la révolution*”, c’est la lutte.

Ce qui importe n’est pas la recherche d’une pureté morale ou d’une déconstruction, c’est la lutte.

Ce qui importe, ce n’est pas l’histoire de la lutte, c’est la lutte.

Ce qui importe, ce ne sont pas les réunions, les lectures ou les débats, c’est la lutte.

Ou plus exactement: l’étude des modèles et des expériences, les choix d’organisation, le travail idéologique sur les révolutionnaires eux-mêmes, les lectures et les discussions, l’élaboration théorique etc, n’ont de sens qu’en ce qu’ils servent la lutte et la transformation du réel.

L’impératif marighellien de la lutte implique une prise de risque.

Et oui: Marighella a payé d’audace.

Mais ce qui est nécessaire n’est jamais téméraire.

Certains ont voulu le disqualifier en le traitant au pire de provocateur, au mieux d’aventuriste – tant il est vrai que n’importe qui peut donner un coup de pied à un lion mort. Mais ceux-là se sont par là même dénoncés pour ce qu’ils étaient: des naufragés politiques subissant l’événement, accrochés à leurs vieux radeaux conceptuels et organisationnels, ballotés par les courants et les marées, battus avant que d’avoir lutté.

Notes de l’éditeur

Conception de la guérilla urbaine (mai 1971) est un des textes fondateurs de la RAF.

La *stratégie de la lutte armée* est l’expression communément utilisée pour désigner la ligne des Brigades Rouges, donnant à la guérilla urbaine une centralité absolue.

Ces deux notions, même si elles mettent chacune la lutte armée au coeur de l’activité révolutionnaire métropolitaine, sont néanmoins différentes: la première avait un caractère internationaliste et anti-impérialiste, la seconde se fondait sur les luttes ouvrières en Italie.

Un *foco*, ou petit foyer de guérilla, est l’interprétation de la stratégie guévariste de colonnes initiales de guérilla due à Régis Debray dans son *Révolution dans la Révolution?* (Maspero 1967).

T. Derbent est l’auteur de plusieurs études sur les fondements théoriques de la politique militaire révolutionnaire, dont *Clausewitz et la guerre populaire* (Bruxelles: Aden 2004), *Giap et Clausewitz* (Aden 2006), *De Foucault aux Brigades Rouges. Misère du retournement de la formule de Clausewitz* (Aden 2018) et d’autres.